André Masson

A la fin de l'année dernière, disparaissait à l'âge de 91 ans, André Masson.

Le Centre d'Arts Plastiques de Royaumont lui avait consacré, à l'été 1985, une exposition de 85 livres illustrés d'estampes par l'artiste ; la première en France.

La Fondation Royaumont avait édité à cette occasion un catalogue raisonné dont nous vous proposons, en hommage à ce très grand peintre, les deux préfaces ainsi que le fac similé de la couverture du premier numéro du Journal à Royaumont :

« Minotaure » (1936) extrait de Sacrifices, *texte de Georges Bataille.*

La ligne Masson

L'érotisme traditionnel détournait le sexe de ses fins naturelles, et il tirait mentalement plaisir de ce défi ou de ce dévoiement ; l'érotisme qui apparaît dans les années vingt de notre siècle veut ébranler tout le corps pour que la pensée affronte l'insensé et le vivant son mourir.

André Masson par ses illustrations de *Histoire de l'œil* et du *Con d'Irène* est l'un des fondateurs de cet érotisme.

Le dessin de Masson est figuratif sans être réductible à ce qu'il représente. Sa force vient de cette dérive entre la représentation et la signification. Il ne copie ni un sujet ni un fantasme, il les invente en les faisant, le travail de l'artiste étant une provocation d'où naissent aussi bien les figures que l'émotion. Avant le dessin, il n'y a que le désir du dessin.

Le désir prend forme en s'exprimant, et son expression crée ce qui le satisfait, mais également relance l'excitation, comme un sexe qui créerait à mesure le sexe dont il s'emplit ou qui l'enserre. Masson, à propos de sa ligne, parle du « diagramme de la caresse qu'avait emmagasiné la main » et que la ligne inscrit ; il dit ailleurs que la ligne est « un mouvement qui s'éprend de lui-même », et il décrit son dessin comme « un mode de sentir où le point d'équilibre est trouvé au moment où apparition et fuite se confondent ».

Les dessins pour *Histoire de l'œil* et *Le Con d'Irène* exhibent des anecdotes tirées des livres : ils sont donc illustratifs ; leur intérêt n'est pas dans la représentation mais dans le mouvement donné à son espace, que toutes les lignes concourent à unifier. Cette unification, beaucoup plus réussie dans la série des *Massacres* et dans les dessins pour *Acéphale,* pour *Sacrifices* et pour *Miroir de la tauromachie*, découle d'une animation de la surface, moins par le sujet, que par les pulsations de sens dont il est le résultat final. « Le vrai sujet, écrit Masson, devrait être une révélation de l'énergie créatrice qui anime le monde. Aucunement une analyse des choses et des êtres composant l'œuvre. »

La ligne court : elle désigne sans enfermer ; elle ne décrit pas mais suggère ; elle est une série d'éclats, qui propagent une tension : l'œii ne peut s'arrêter, il va, il vient, il oublie la fixité de l'image, il est emporté.

On peut faire des *Massacres* et des *Sacrifices* une lecture historique et y voir la prémonition des violences qui approchent ; on peut aussi, cinquante ans après, être surtout sensible à leur façon de rassembler tous leurs détails dans une étreinte généralisée, qui ne caresse pas seulement la peau de l'œil, mais fait vibrer l'espace mental tout entier comme elle fait vibrer toute la surface de la feuille.

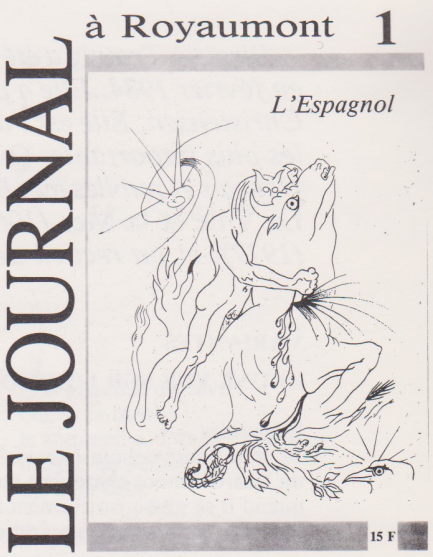
Etrangement, la tête se perd. Elle cesse de gouverner d'en haut. Elle est du corps et non plus du centre. Un organe relié aux autres par un élan, comme dans ce dessin de *Miroir de la tauromachie* où l'on distingue une silhouette de torero, une vulve, une corne, dans un envol de plis qui les réunit, et en les réunissant change leur signification particulière car ils deviennent mythiques : tangents au monde et à nous-mêmes.

Ce phénomène de « tangence » indiqué par Michel Leiris à propos de ce qui nous jette dans l'infini, se manifeste dans le dessin par la complète identité des formes révélatrices et de la chose révélée — chose qui surgit de la représentation sans y être représentée. Ainsi, dans le dessin déjà cité, le torero, la vulve et la corne définissent un espace d'amour et de mort. Le dessin est une sorte de pictogramme qui souffle un sens mais ne le dicte pas : l'œil voit et l'émotion est informée. Pas de trajet, pas d'intermédiaire, la foudre. Ou bien le contact, l'étreinte.

L'image n'est qu'une image, et cependant la relation qu'elle suscite ressemble à l'amour. Qu'est-ce que le désir ? Lui aussi rencontre une forme, et elle le révèle à lui-même tout en lui révélant son « sujet ». Il y a des signes dans l'air, puis le corps oublie l'appel du sens dans son emportement.

L'œil est le sexe de la tête, grâce à lui s'accouplent l'image et la mentalité.

Bernard Noël



En mai 1924 paraît « Soleils bas » de Georges Limbour premier livre illustré de gravures originales par André Masson.

En juillet 1925, la NRF publie « L'Ombilic des limbes » d'Antonin Artaud, avec un portrait de l'auteur par A. Masson. Artaud remet l'exemplaire du livre à André Masson avec la dédicace suivante : « A vous cher André Masson qui dans ce livre tenez une si grande place. »

Quelques soixante ans plus tard, le Centre littéraire de la Fondation Royaumont, sous l'impulsion de Bernard Noël, présente la première rétrospective des livres illustrés de gravures originales par André Masson et en publie le catalogue raisonné.

Entre-temps le peintre a illustré quelque cent trente ouvrages qui offrent pour ainsi dire un panorama de la littérature de ce siècle.

André Masson n'illustre jamais au sens où il poserait des images à côté d'un texte pour « l'orner » comme l'on ferait de lettrines ou de vignettes. C'est avant tout dans son rapport au livre un grand lecteur pour qui, comme dit Maurice Blanchot, lire est une tâche sérieuse. Naissent alors ces images qui deviennent partie intégrante du texte. Graveur, lithographe, il donne vie à l'espace du livre.

Soixante ans après, il n'est que temps, par cette exposition, de paraphraser en somme Artaud et de dire l'immense place qu'André Masson tient dans « Le Livre ».

Jean-Pierre Boyer

André MASSON
« Livres illustrés de gravures originales »
catalogue raisonné, 64 pages, 22 × 24 55 F